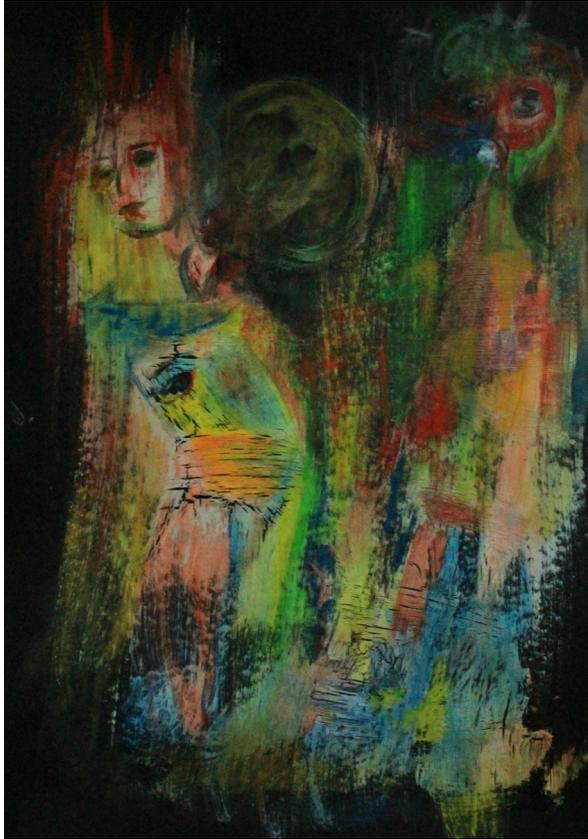


# *Le sang des pierres*

*Ana Minski*



*Les Ruminant(e)s*



*Le sang des pierres*

*à Romane*



## 1.

Juché sur des falaises d'un blanc éclatant s'élève le château au-dessus duquel tournoient des vautours. Sur le versant opposé, cerné de crêtes, un village niché dans une haute vallée. Au-dessous, une immense forêt, sombre dédale de hêtres et de sapins, peuplée d'arbres centenaires aux branches chevelues. Du fond de la vallée, des vapeurs fantomatiques s'échappent au crépuscule, cernant toutes les nuits le château d'un brouillard épais.

Chaque jour, du matin jusqu'au soir, les villageois voient, au sommet de la tour, la robe rose de la princesse, ses cheveux tressés et pailletés. Le visage de la princesse, toujours tourné vers l'intérieur, leur est à tous inconnu. Venue d'un pays étranger et lointain, personne ne l'a jamais ni vue ni entendue. Elle s'est installée au château avec le prince qui conquiert la région il y a bien longtemps. Beau jeune homme arrogant, il aimait par-dessus tout la chasse et la guerre et ne venait au château qu'une fois par mois. Dur et cruel envers ses sujets, il dirigeait son royaume d'une main de fer, mais la plupart des villageois l'admiraient parce qu'il flattait leur rêve de gloire par les récits fantastiques que ses fidèles conteurs colportaient.

Dans l'école du village, le maître racontait souvent l'histoire de la princesse. Il la décrivait jeune, belle, heureuse, riche, possédant des servantes, des bijoux, des chambres et des nourritures divines. Toutes les petites filles rêvaient de vivre dans le château, même les petits garçons rêvaient de porter des robes roses et des paillettes. Son apparition était pour tous plus importante que le lever du soleil. Elle indiquait par sa présence l'heure du labeur, par sa disparition l'heure du coucher, et ses cheveux noirs scintillaient comme une voûte céleste compressée dans un filet.

En vérité, la princesse ne pouvait profiter des bienfaits du soleil, son regard envoûté ne pouvant se détourner de la scène peinte sur le mur devant elle. En vérité, elle n'aimait pas la robe rose dont le corset lui serrait la taille au point de ne pouvoir respirer correctement, dont la longueur de la jupe alourdissait ses déplacements et ses gestes. Elle détestait ses cheveux noués qui comprimaient son crâne et lui procuraient régulièrement de terribles maux de tête. Son corps entravé ne connaissait ni la fraîcheur de la brise, ni la violence des tempêtes, ni la pluie printanière, ni la morsure des neiges.

Tout ce qu'elle aima, le prince le lui interdit. Personne ne connaissait son nom, pas même elle qui peu à peu oublia tout son passé. Silencieusement, son cœur et son âme seuls soupiraient de tristesse et d'ennui.

Un jour apparut dans la région une petite fille d'à peine six ans, selon certains, d'à peine treize, selon d'autres. Elle était nue ou couverte de mousse, selon les témoins. L'un la vit suspendue tête en bas sur la haute branche d'un pin noir, l'autre s'agripper de ses cheveux sombres aux parois abruptes de la falaise, un autre coulant sous les galets de la rivière. Ses éclats de rire résonnaient parfois au crépuscule, plus terrifiants que le hululement des chouettes, plus sinistres et moqueurs que le cri des pies. On racontait qu'une femme du village perdit la raison à entendre un matin parler l'enfant de la forêt. Son langage ne ressemblait pas à un langage humain, disait-on. La rumeur se propagea vite dans toute la région et dès qu'une brebis, une poule, un veau ou un enfant mourrait, tous accusaient l'enfant sauvage.

Un jour, une rumeur circula depuis la plaine jusqu'aux hauts plateaux : la vieille dame de l'ouest, celle qui ne put jamais avoir d'enfant, était enceinte. On racontait qu'elle était

partie tout l'hiver jusqu'au lac rouge où tant d'enfants étaient morts noyés, et qu'à s'étendre sur le lac gelé elle était devenue grosse. Très vite il se dit dans les chaumières qu'elle n'était pas venue seule, que l'enfant sauvage était l'incarnation de ces âmes maudites, mortes violemment et sans sépulture, et que c'était cette incarnation du malheur qui parfois déchirait la nuit. Obsédés par l'enfant, personne ne remarqua l'hirondelle qui virevoltait tous les jours près de la princesse.

Depuis des siècles, semblait-il, la princesse fixait la scène de chasse peinte sur le mur de sa chambre, sombre et humide. Elle représentait une chimère - visage de femme, corps de poisson, serre de rapace – en lutte, avec la force du désespoir, contre un jeune homme dont les traits étaient ceux du prince. Fier, orgueilleux et dominateur, l'homme ne s'inquiétait pas de son cheval mourant à ses pieds, tout son visage exprimait la détermination de la possession. Il portait à bout de bras un bouclier et de l'autre une immense toile rose. Autour de grands arbres couverts de mousse figuraient des êtres tortueux hurlant de toutes leurs gueules un effroi sans nom.

Un matin, l'hirondelle se posa sur l'épaule de la princesse. Un frémissement la parcourut, un vague sentiment

d'éveil submergea son visage vieux de vingt mille ans. En vérité, la chair de la princesse était putride, ses yeux étaient immenses dans ce visage dévoré par la tristesse. Indifférente au picotement des mouches sur ses gencives nues, sans paupières et sans lèvres, ses narines mêmes étaient déchiquetées par les morsures de l'amertume. Charogne vivante, sa robe rose était maculée de pus, d'auréoles vertes, violettes, rouges sombres. Mais avec l'arrivée de l'hirondelle, la princesse perdait chaque jour un peu plus de sa raideur et ses globes tressautaient, jetant des regards à droite, à gauche. L'envoûtement de la peinture semblait se dissiper lentement. L'hirondelle chantait chaque jour sur son épaule, et un matin la princesse comprit son langage. Sa mémoire retrouvait des brides de souvenirs, de plus en plus précis. Elle se souvint du jour où le prince la surprit se baignant dans les eaux rouges du lac. Il aima sa chevelure ébouriffée, ses yeux mutins, sa peau vibrante, ses lèvres joyeuses, la stridulation de ses gestes. Il lui promit des bijoux, des tissus luxueux, des nourritures exotiques et gourmandes, des coffres emplis d'or et d'argent. Elle se moqua de lui, refusa la prison dorée qu'il lui offrait. « - J'aime la forêt, le lac, le vent, la pluie, la neige, les nuits étoilées, les arbres immenses, les crêtes, les gorges sombres. Mon trésor est le feu du foyer

crépitant sous les étoiles, mon lit est d'herbes et de feuilles, ma maison est nichée dans le creux des plus vieux arbres. » Elle plongea dans le lac et il eut beau attendre des heures, il ne la revit pas. Mais il revint chaque jour, caché dans les failles de la roche pour la revoir, la surveiller et la suivre. Il l'observa de long mois. Elle se nourrissait d'ortie, d'ail des ours, de baies et de fleurs d'aubépines. Parfois, elle semblait glisser comme une truite sous les galets de la rivière, siffler comme une feuille bavarde d'arbre en arbre. Elle ne pouvait être humaine – pensait-il - elle devait être une fée, une sorcière, une ogresse. Il chercha pendant plus d'une année comment piéger cette femme étrange et c'est dans un vieil ermitage qu'un moine lui apprit comment piéger cette habitante de la forêt. « – Elle est le Sauvage. Elle est puissante et ses colères sont terribles. Tour à tour protectrice, ogresse cruelle, tentatrice, elle ne supporte ni la soie ni le rose ni le mica scintillant. La soie la fait terriblement suer, sa chair se liquéfie à son contact, la couleur rose lui ôte tout pouvoir de rébellion, ses muscles se dessèchent et le mica atrophie sa mémoire. Une toile composée de ces trois éléments devrait suffire à l'entraver. Dans le livre des martyrs, il est écrit que celui qui parvient à vêtir le Sauvage de ces trois attributs parviendra à la posséder. S'il veut s'emparer de ses

pouvoirs, il devra dormir, une fois par mois, vêtu de la robe tachée de sang et de chair. Mais il est également écrit que celui qui l'emprisonne ne possédera que son pouvoir de destruction. Une soif de sang et de carnage s'emparera à jamais de lui. » Le prince voulait la posséder. Il espérait obtenir d'elle une descendance forte et immortelle. Il commanda à ses tisserands une toile en soie rose parsemée de mica et se rendit au lac rouge une dernière fois. Elle paressait sur les bords, contemplant un insecte d'émail ardent sur une feuille duveteuse et frémissante. À la fois intriguée et attendrie, elle ne vit ni n'entendit l'homme caché derrière un buisson de genêt. Il jeta le tissu tel un filet de pêcheur au grand large pour capturer celle qu'il convoitait. Prise dans la soie rose et micacée, elle hurla mais ne put se défendre, entravée et impuissante. Il la prit dans ses bras « – Tu t'es moquée de moi et de ma richesse, mais aujourd'hui, je te conquiers grâce à elle. Tu m'appartiens désormais, comme les coffres que je voulais t'offrir, comme les terres que j'ai conquises, comme ce lac qui de ce jour m'appartient. » Et sur ces mots il planta sur la berge, à l'emplacement où elle se reposait, un oriflamme jaune et rouge dont la pointe éventra la salamandre.

Depuis ce jour, la femme sue et sa peau d'ocre rouge

pourrait dans le rose. Depuis ce jour, le Prince ne s'inquiète plus de la beauté de celle qu'il croyait aimer, tout occupé qu'il est à jouir de son pouvoir destructeur. Il rase les campagnes, brûle les forêts, tue tous les animaux qu'il rencontre, asservit ses semblables. Malgré sa démesure, nombreux sont ceux qui le soutiennent, le défendent, l'admirent. L'emprisonnement de la femme a plongé le monde dans un enchantement destructeur.

Un matin, la femme se souvint : de sa naissance dans les gouffres lorsque, encore esquise, elle remonta douloureusement les cascades jusqu'à découvrir le ciel, ses astres, ses voiles et ses effusions sonores ; de son enfance lorsque, agile et téméraire, elle courait, ruait, roulait par les plaines, les forêts, les crêtes et les canyons ; de sa joie lorsqu'elle explorait alors sans crainte les grottes, grimpait au sommet des plus hauts arbres ; le mystère du monde l'émerveillait et chaque jour elle comprenait davantage la magie de la cueillette. Elle pleurait à présent au souvenir de son nom que prononçaient l'hirondelle, les vautours, les pierres du château, le vent, le soleil. Elle entendait de nouveau, et l'appel du monde lui ouvrit les yeux sur le village juché de l'autre côté des gorges. Elle entendait la clameur d'une foule et vit des

dizaines d'hommes traînant une enfant. L'enfant se débattait, tentait de mordre et de griffer mais ils étaient trop nombreux. D'une fenêtre un cri résonna mais seul les femmes l'entendirent. C'était une jeune fille qui voyait pour la première fois le visage de la princesse.

Le silence se fit. Dans la place du village les hommes installèrent un monticule de branches et de bûches orné d'une croix de bois. L'enfant fut attachée à la croix. Des voix s'élevèrent l'accusant de la mort d'une brebis, de l'accident d'un homme, du retard des pluies. Certains crachaient sur elle, tous l'insultaient, vociférant de haine. Lorsque le regard de l'enfant croisa celui de la princesse, toutes deux hurlèrent si fort qu'il sembla aux villageois que l'orage éclatait. Plusieurs femmes sortirent des granges armées de pierres aiguisées et menacèrent les hommes. Une grêle soudain éclata accompagnée d'une armée de taons. Les villageois n'eurent d'autre recours que la fuite et ils se terrèrent dans leurs maisons. « – Saia » prononça l'enfant, et sur les visages de la femme et de l'enfant un sourire éclatant apparut. Celle qu'elle était venue chercher était de l'autre côté des gorges. « – Béi » prononça d'une voix faible la princesse.

Pendant que les hommes se protégeaient de la grêle et des pierres, les rats du village sortirent des granges et des caves et par centaines rongèrent les cordes qui attachaient encore Béi au bûcher. Les enfants qui regardaient par les fenêtres étaient fascinés par les jets de pierres, les bourrasques de grêle ; par la puissance du vent qui ployait les vieux arbres dont les racines épousaient la forme des rochers. Une multitude de rats recouvrait l'enfant et la multitude avançait sous la grêle, des milliers de taons tournoyaient autour d'elle. De Béi, les enfants ne voyaient que la longue chevelure fouettant l'air. Les hommes, terrorisés, n'osaient regarder. « – Sorcière », marmonnaient-ils. La silhouette disparut lentement vers l'est, là où les pâturages plongent dans les gorges sombres et humides, et les rats, comme des lambeaux d'ombres, se dispersèrent dans le village. Le calme et le silence s'imposèrent. Le soleil brillait de nouveau et ceux qui levèrent les yeux vers le château virent avec effroi un crâne riant aux éclats.

## 2.

Béi courait comme une laie traquée, arrachant à ce dédale de hêtres et de sapins des branches et des monceaux de terre. Dans sa fuite elle se blessait régulièrement contre les ronces et les pierres couvertes de mousse sombre. Derrière elle, des aboiements de chiens et des cris d'homme. Son cœur battait si fort qu'il lui semblait l'entendre résonner dans les frondaisons. Elle se reposa quelques secondes au bord de la rivière qui serpentait au fond de la gorge. De l'autre côté, une cascade scintillante couvrait de son chant les cris de la meute. Il lui fallait traverser ce bras de rivière profond et au courant puissant.

Elle vit alors, courant vers elle, un énorme dogue aux babines retroussées et suintantes de bave. Elle ferma les yeux pour ne plus voir ce corps dressé pour tuer, elle ne voulait pas le voir se jeter sur elle et s'apprêtait à accepter les morsures mortelles. Mais elle ne sentit ni le poids du corps écraser le sien, ni la déchirure de sa chair sous les dents acérées du molosse. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le dogue était couché fixant d'un œil apeuré ce qu'elle entendait gronder derrière elle.

Elle se tourna lentement. Une meute de loups tenait en respect le chien. Attentive aux regards d'une des louves, elle vit un vieux pont moisi surplombant la rivière. Elle courut et traversa le pont qui s'effondra dès qu'elle posa le pied sur l'autre rive. Elle entendit le dogue hurler dès que les siens le rejoignirent et vit la fuite des loups qui ne se risquaient pas à perdre un des leurs dans une lutte devenue inutile. Béi était en sécurité. Ne pouvant accéder au château depuis le flanc abrupt où elle se trouvait, elle plongea dans un trou rocheux que la présence d'une salamandre dorée lui avait suggéré et rampait dans un boyau étroit.

Bientôt elle se trouva dans une petite salle où parvenait par de nombreuses fentes la lumière du jour. Quelques excentriques dansaient sur les parois, le sol était jonché d'ossements et, parmi des débris d'amphores, un crâne d'ours trônait. Plusieurs galeries s'ouvraient devant elle. Il lui semblait entendre des voix provenir de celle de gauche, puis un son sourd suivi d'éboulements. La résonance des voix lui permit de comprendre que des hommes désobstruaient, à l'aide d'explosif, une chatière, à quelques deux cents mètres au-dessus. Ils étaient plus occupés à explorer la cavité qu'à traquer une sorcière, mais elle frémit tout de même sous la violence et

l'obstination que certains hommes mettent à dépouiller chaque mètre carré de son mystère.

À l'angle d'une des galeries de droite, un crapaud rêvassait sur un caillou peint. Elle s'engagea dans cette galerie saluant amicalement le rêveur et s'enfonça dans le silence et l'obscurité profonde. Son corps sentit la nuit tomber, la Lune monter dans le ciel. Prise de sommeil, elle s'allongea. Sa peau frissonna au contact de la terre humide. Épuisée elle sombra et ne vit pas la grande ourse s'allonger près d'elle pour lui prodiguer sa chaleur.

Un bruit d'explosion la réveilla brutalement, un éboulis la blessa et du sang coula de ses jambes, de ses bras, de son visage. Un bloc de calcite écrasait ses pieds. Après un long effort elle parvint à s'en libérer et rampa sur une dizaine de mètres, s'écorchant les mains sur les blocs effondrés et brisés qui obstruaient le passage. Elle arriva enfin dans une petite salle où elle put se tenir debout malgré les nombreux ossements qui recouvraient le sol. Son sang coulait sur les crânes, les fémurs, les côtes qui s'amoncelaient sous ses pieds. Il lui semblait qu'il animait les fossiles, jetés là sans égard. Béi entendait des murmures, comme si les os se présentaient : Adèle, Jeanne, Agnès, Anna... servantes, veuves, amantes,

prostituées, méprisées, torturées, brûlées ; Nicola, Bartolomeo, Albert, Louis, Marius, Rosa... battus, assassinés, fusillés, pendus ; des noms se répétaient, s'entrechoquaient dans la pénombre et tous témoignaient de la misère, de l'injustice, des sacrifices, des prisons, des exploitations, des massacres... Des siècles se bouscuaient autour d'elle et en elle. Ces morts la dévoraient par leurs cris, leurs alarmes, leurs douleurs... ; ils lui instillaient le virus de la mémoire qui refuse le deuil. Malgré la fatigue Béi se leva et creusa, à l'aide d'un tibia brisé, dans la brèche d'où fusait un faible souffle d'air. La terre lui tombait sur les yeux, sur la bouche, couvrait ses jambes, ses hanches, son buste, quand un rayon de lumière lui blessa enfin la pupille. Aveuglée, elle se guida à la chaleur du soleil, s'acharna et agrandit l'ouverture. Avec effort, elle se hissa jusqu'à la surface.

La princesse était attachée à un trône de fer rouillé et couvert d'un liquide visqueux. À la vue de Béi, vieillie de trente ans, son visage lentement se couvrit de chair. De la fenêtre Béi voyait la Lune rougir comme la chair à vif qui recouvrait la robe de la princesse. Des silhouettes de corbeaux, de chats, de crapauds, de hibou, de vaches, de brebis, de chiennes se ruèrent vers elles jusqu'à détruire les murs du

château. Elle détacha Saia et ensemble elles firent par les caves, libérant les victimes de son emprisonnement.

Le prince, apprenant la fuite de son esclave, sombra dans une folie destructrice, obsédé par la possession de la femme et de sa force. Mais sans elle, il apparaissait tel qu'il était - avide et égoïste - et plus aucun villageois ne l'admira, ni l'aima, ni l'aida. De rage impuissante il mourut, étouffé dans le venin de sa haine. Depuis ce jour, les souterrains, les grottes, les forêts, les rivières repeuplent lentement le monde et racontent, à qui veut entendre, la nécessité de la boue, de l'obscurité, des ronces, des cafards...







*imprimé sur papier recyclé par Les Ruminant(e)s*

*lesruminants@protonmail.com*

*[www.lesruminants.org](http://www.lesruminants.org)*

*[mitaghouliee.blogspot.fr/](http://mitaghouliee.blogspot.fr/)*

*Les Ruminant(e)s, Toulouse, 2018*

ISBN : 978-2-9551499-7-3